

serait à me rendre fou, vois-tu, si, après avoir entrevu tout cela, même en rêve, tout cela nous échappait !

— Mon ami, mon cher Conscience, la Madone de Liesse est si miraculeuse, et Dieu est si grand !

— Allons, dit Conscience en secouant la tête, assez pour aujourd'hui, Mariette. Je ne suis pas encore bien fort ni de corps, ni d'esprit, et je ne puis supporter de pareilles émotions. Remettons-nous en route, et faisons le plus de chemin possible, car il me semble que nous oublions un peu nos pauvres mères. Avance un peu, et, s'il y a quelque monticule, quelque point élevé, tâche de t'orienter, Mariette, et de retrouver notre chemin.

— Oui, dit la jeune fille en essayant à son tour ses yeux avec son tablier, oui, attends, je vais voir.

Elle monta, en effet, sur un petit tertre et regarda autour d'elle.

— Eh bien ? demanda Conscience, qui jugea que la jeune fille devait être en observation.

— Eh bien, mon ami, à trois quarts de lieue à peu près devant nous, je vois un clocher ; nous allons marcher droit dessus, et là nous nous informerons.

Et, presque triste, elle revint prendre Conscience, qui, ayant soulevé sa visière, avait essayé de voir, et qui, triste lui-même, se remit en marche en soupirant et en murmurant tout bas :

— Mon Dieu, Seigneur, vous qui m'avez donné la foi, ne permettez jamais que je doute ou que je désespère.

Tous deux marchèrent droit sur ce clocher entrevu par Mariette, et, au bout de trois quarts d'heure, ils entraient dans le village de Bray-en-Laonnois.

Là, ils s'informèrent et apprirent où ils étaient. Depuis leur départ de Notre-Dame-de-Liesse, ils n'avaient fait qu'une dizaine de lieues, soit que la traverse qui devait raccourcir leur chemin l'eût allongé, soit que l'on voyage lentement lorsqu'on voyage au milieu des préoccupations de douleur et de joie que nous avons racontées.

Quoi qu'il en soit, Conscience se sentait brisé, et il fut obligé de se reposer un instant dans une petite auberge. Les deux jeunes gens y apprirent qu'ils avaient un peu trop appuyé sur la gauche, qu'ils étaient encore à cinq lieues de Soissons et à douze de Villers-Coterêts ; que, pour se remettre dans leur chemin, il leur fallait

gagner Vailly, traverser l'Aisne au bac de Celles, et aller coucher à Sermoise.

De cette façon, ils n'auraient plus à faire que sept lieues le lendemain.

On gagna Sermoise à grand-peine, et l'on s'y arrêta.

Toutes ces émotions semblaient avoir épuisé le pauvre Conscience. De dix minutes en dix minutes, il levait sa visière, essayait de distinguer les objets, et, voyant l'inutilité de ses efforts, il la laissait retomber avec un soupir.

Mariette elle-même, ce cœur si plein d'espérance, n'osait plus lui parler de ce moment de bonheur que l'un et l'autre regardaient déjà comme un moment d'illusion.

Les deux jeunes gens couchèrent à Sermoise, n'ayant pas le courage d'aller plus loin ; les pieds de Conscience, quoiqu'il les eût délassés en les trempant dans toutes les sources d'eau qu'il avait rencontrées, étaient brisés par le heurt continu des cailloux ; puis surtout, ce qui chez lui était fatigué, c'était l'esprit, l'esprit constamment arrêté sur une seule idée et se cramponnant à un seul espoir.

Chose étrange ! comment donc une journée, témoin d'une joie si vive et d'un pareil élan de reconnaissance, s'éteignait-elle dans un semblable affaissement et dans un doute si profond ?

Oh ! c'est que le cœur de l'homme est ainsi fait : rocher de granit pour la douleur, rocher de neige pour la joie.

Conscience et Mariette avaient décidé que, le lendemain, on marcherait toute la journée ; il s'agissait d'atteindre Haramont. Six ou sept lieues c'était une étape énorme pour Conscience aveugle, et faisant chaque pas avec hésitation.

Néanmoins, fidèles à leur résolution, ils traversèrent Acy, Rosières, Busancy, où ils firent, vers onze heures du matin, une halte d'un instant ; puis, si fatigué, si chancelant même qu'il fût, Conscience voulut repartir.

Depuis le matin, Mariette n'avait point passé près d'une rivière, près d'un ruisseau, près d'une source, qu'elle n'eût essayé de la vertu de l'eau en lavant les yeux de Conscience ; mais c'était jour néfaste apparemment : la nuit qui pesait sur les yeux du malheureux jeune homme, semblait devenue plus épaisse que jamais.

Il y avait pis. Sans doute, les efforts que Conscience faisait pour voir ; sans doute, ce jour ardent qui était venu brûler sa vue chaque fois qu'il avait levé sa visière avaient redoublé l'intensité de l'inflammation, et ses yeux lui causaient d'atroces douleurs lorsque l'eau les tou-

chait ou qu'il levait, soit par hasard, soit volontairement, la visière qui les abritait.

Tous deux marchèrent ainsi une heure ou une heure et demie encore sans prononcer une parole, tant ils étaient abattus ; seulement, en traversant le petit village de Vierzy, ils prirent quelques informations : ce grand rideau vert qui s'étendait devant eux, c'était la forêt de Villers-Coterêts ; ils n'étaient plus qu'à trois lieues d'Haramont.

Cette nouvelle rendit le courage, sinon les forces, à Conscience.

— Allons, Mariette, dit-il, songeons que nos mères nous attendent, et que, dans trois heures, nous pouvons être près d'elles.

— Oh ! je ne demande pas mieux que de continuer mon chemin, dit Mariette ; je ne suis point fatiguée, moi. Viens, viens, Conscience, et appuie-toi sur mon bras.

— Non, Mariette, dit le jeune homme ; en marchant ainsi, je te fatigue de tous mes faux pas ; non, marche devant, et donne-moi le bout de ton mouchoir : je te suivrai.

Mariette n'avait point d'objection à ce que désirait Conscience ; elle marcha la première.

Bernard, qui semblait partager leur tristesse, venait à côté d'eux, et paraissait aussi fatigué que ses maîtres.

De temps à autre, Mariette se retournait tout en marchant. Silencieux et la tête sur la poitrine, Conscience la suivait son bâton à la main, ou plutôt se traînait derrière elle. On voyait que ce qui brisait ce corps, c'était un cœur brisé ; c'étaient la fuite et la disparition de tout espoir ; c'était la perte de ce doux et bel avenir, de cette joie ineffable, de ce bonheur inouï, entrevus dans le rayon de jour qui avaient, par un incompréhensible accident, pénétré dans les prunelles éteintes de Conscience, et qui avaient disparu avec lui.

Hélas ! le pauvre jeune homme en était arrivé à ce moment qu'il avait tant redouté : il en était aux limites du doute, il touchait à celles du désespoir.

Et Mariette, qui sentait tout ce que souffrait Conscience, parce qu'elle souffrait elle-même, n'avait plus même le courage de lui adresser un mot, de peur qu'il ne comprit tout ce qu'il y avait de larmes dans sa voix.

Mais tout à coup, forcée lui fut de parler à Conscience ; celui-ci s'était arrêté et chancelait.

— Mon Dieu ! mon ami, s'écria la jeune fille, qu'as-tu donc encore ?

— Mariette, dit Conscience, arrêtons-nous, je

te prie... je ne puis aller plus loin... les forces me manquent.

— Du courage, du courage, mon ami, dit Mariette en soutenant le jeune homme dans ses bras, nous sommes près d'une charmille qui fait l'enclos d'une jolie petite maison ; vingt pas encore, et tu pourras t'asseoir à son ombre, et, si cette maison est habitée par des chrétiens, tu y trouveras du secours.

— Oh ! je n'ai besoin d'autre secours que le repos, murmura Conscience ; ce n'est pas le chemin, c'est la douleur qui me tue. N'importe ! allons.

Et, se roidissant, Conscience franchit la distance qui le séparait de la charmille. Mais, en arrivant au talus qu'elle dominait, il se laissa aller, pâle et la tête affaissée, comme un homme à qui le cœur et les jambes manquent à la fois.

La jeune fille, en voyant Conscience ainsi abattu, poussa un faible cri, et tomba à genoux à ses côtés.

Un léger bruit se fit entendre derrière la haie ; mais Mariette n'y prit point garde.

Puis, comme Conscience fermait les yeux et laissait aller sa tête en arrière :

— Mon Dieu, mon Dieu ! murmura-t-elle, après tout ce que nous avons souffert, n'avez-vous donc pas enfin pitié de nous ?

XVII.

UN TROISIÈME DOCTEUR.

Le bruit qui s'était fait de l'autre côté de la haie, et qui n'avait pu distraire Mariette de la douloureuse préoccupation que lui causait l'état de Conscience, était produit par l'attention que venait de prêter à la scène qui se passait sous ses yeux et à deux pas de lui, un de ces personnages épisodiques que les pérégrinations de Mariette et de Conscience nous forcent de semer sur la route de nos deux héros.

Celui-ci était un vieillard de soixante à soixante-cinq ans, aux cheveux blancs, à la figure grave et douce ; il était vêtu d'un pantalon à pied de basin blanc, et d'une grande robe de chambre de molleton gris.

Son œil était noir et vif sous des sourcils grisonnants, et une moustache grisonnante comme ses sourcils ombrageait sa lèvre supérieure.

Il y avait en lui une certaine allure militaire dénonçant l'homme des champs de bataille.

Au moment où Conscience et Mariette s'étaient arrêtés sous la charmille, il était assis

sous une tonnelle, ayant devant lui une tasse de moka fumant, et tenait à la main un journal qui, de temps en temps, lui faisait grincer les dents comme s'il eût mordu dans une pomme verte.

Ce journal était l'ancien *Journal de l'Empire* et le nouveau *Journal des Débats*.

Il y a un proverbe belge qui dit que le macaron est l'emblème du mariage : doux et amer à la fois.

Le journal, apparemment, était, pour l'homme à la tournure militaire, doux et amer à la fois, comme le macaron et le mariage ; car, après l'avoir à diverses reprises jeté sur la petite table devant laquelle il était assis, ou déposé sur le banc qui lui servait de siège, il l'avait toujours repris, et y avait mordu de nouveau.

Aussi ne fallut-il rien de moins que ce bruit que fit Conscience en s'affaissant sur lui-même, que le cri poussé par Mariette, que la prière douloureuse qu'elle adressa au ciel, pour distraire l'attention du vieux brave, et la faire passer de la feuille de papier à l'homme, du *Journal des Débats* à Conscience.

Il se pencha donc vers la haie, et, à travers la charmillle d'épine, plus claire à sa base que vers son centre, il aperçut le touchant tableau que nous avons essayé d'esquisser.

Oh ! oh ! murmura-t-il, qu'est-ce que ce jeune homme, cette jeune fille et ce chien ?

Et il écouta.

— Conscience, Conscience ! s'écriait Mariette les mains jointes, Conscience, réponds-moi donc, je t'en supplie, ou je croirai que tu vas mourir !

Mais, soit qu'il n'entendit pas, soit qu'il entendit et n'eût pas la force de répondre, le jeune homme se contenta de secouer la tête en poussant un soupir.

— Conscience, mon ami ! continua la jeune fille, mon Dieu, se peut-il donc que le courage te manque ainsi à l'extrémité du chemin ?... Nous sommes à deux cents pas à peine de la forêt de Villers-Coterêts, c'est-à-dire bien près d'Haramont ; nous pouvons y être ce soir — non pas à pied, je le sais bien, pauvre ami ! tes pieds sont tout saignants... mais avec une petite carriole que nous louerons au prochain village ; car, de mes trente francs, Conscience, il en reste encore dix-neuf, tant chacun a été bon pour nous ! — Eh bien, je le répète, nous pouvons ce soir être près de nos mères, et, une fois arrivé, tu n'auras plus de fatigue, tu n'auras qu'à traverser

d'une chaumière à l'autre, et je serai là pour te servir de guide.

— Oui, murmura Conscience, oui, je le sais bien, dans deux heures nous pouvons être arrivés... mais ces deux petites chaumières qui nous sont si chères, je ne les verrai plus ; mais ma mère Madeleine et ma mère Marie, je ne les verrai plus... mais le père Cadet, mais petit Pierre, mais l'âne, mais le bœuf, mais la vache noire, je ne les verrai plus...

Mariette reprit un peu de forces à cette plainte de son ami ; elle sentit qu'il lui fallait lutter contre ce découragement mortel.

— Et cependant, dit-elle, mon cher Conscience, il est bien certain que tu m'as vue, n'est-ce pas ? — entrevue, peu importe ! — il n'en est pas moins vrai que, pour un moment, tes yeux avaient recouvré leur transparence ? Eh bien, cette lueur, crois-moi, elle n'est pas éteinte ; tes yeux se sont fatigués ; cette douleur que tu y ressens, c'est de l'inflammation ; mais aie patience, mon bien-aimé : le docteur Lécosse est bien savant ; il entreprendra la cure de tes pauvres yeux, et les guérira. Oh ! mais voilà qu'au lieu de te consoler, ce que je te dis t'attriste ; voilà que tu pleures, voilà que tu pâlis encore !

— Mariette, Mariette, murmura Conscience, je ne sais ce que j'ai, mon cœur se brise de désespoir... Il me semble que je vais mourir.

Et, cette fois, les bras de Conscience s'affaissant sur le gazon, sa tête échappant à la main de Mariette, qui la soutenait, il retomba sur le talus complètement évanoui.

— Hélas ! hélas ! s'écria Mariette, au secours ! De l'eau ! de l'eau !

Puis, se levant comme une folle, et laissant le jeune homme à la garde de Bernard, qui lui léchait doucement le visage, elle courut à la première porte : c'était celle de la maison du vieillard.

Mais au moment où elle allait s'attacher au marteau, cette porte s'ouvrit, et le vieillard parut, accompagné d'un domestique dont l'ancienne condition se dénonçait encore plus clairement que chez son maître par un bonnet de police incliné sur l'oreille, et par un reste d'acoutrement militaire.

Ce dernier tenait à la main une fiole et une petite cuillère à café.

— Oh ! monsieur, monsieur ! s'écria Mariette, là, à vingt pas de vous, un pauvre jeune homme qui se trouve mal... un pauvre jeune homme qui se meurt !... Oh ! venez, venez, monsieur ! je vous en supplie !..

— Nous y allons, mon enfant, répondit le vieillard, car j'ai tout vu à travers cette charmillle ; mais soyez tranquille, son mal n'est pas bien dangereux : c'est de la faiblesse, et voilà tout.

— Alors, monsieur, dit Mariette, vous allez le guérir ?..

— Oui, mon enfant, oui... Viens, viens, Baptiste.

Tous deux se dirigèrent vers Conscience, suivis de la jeune fille, dont l'émotion était si grande qu'elle avait peine à marcher.

Bernard comprit que c'était du secours qui arrivait à son jeune maître, et il accourut tout joyeux et tout bondissant au-devant du vieillard.

— Ma foi ! dit Baptiste en regardant alternativement Mariette, Bernard et le jeune homme étendu, m'est avis, M. le docteur, que ce doit être un bon garçon, celui qui est aimé à la fois d'une si belle fille et d'un si beau chien.

De toute la phrase, Mariette n'avait entendu que ces mots : « M. le docteur. »

— Oh ! s'écria-t-elle, seriez-vous médecin, monsieur ?..

— Oui, oui... et un fameux, allez, répondit Baptiste, et qui en a vu bien d'autres que ce qui arrive à votre bon ami.

— Oh ! alors, monsieur, voilà le bon Dieu qui nous aime de nouveau, dit Mariette, puisqu'il vous envoie à notre secours.

— Pendant ce temps, les deux hommes étaient arrivés près de Conscience, et, tandis que le domestique lui soulevait la tête, le vieillard versait quelques gouttes de la liqueur que renfermait la fiole, et, à l'aide de la cuillère, la lui introduisait dans la bouche.

Mariette, les mains jointes et les yeux fixés sur Conscience, prononçait des paroles entrecoupées qui étaient moitié une prière à Dieu, moitié un remerciement à l'inconnu.

— Rassurez-vous, mon enfant, lui dit-il, ce n'est rien. Il ne s'agit que d'un évanouissement ordinaire, et, dans une minute, le pauvre garçon aura repris ses sens.

— Dites-vous bien vrai, monsieur ? s'écria Mariette, et n'est-ce point parce que vous comprenez que je mourrais s'il mourrait, que vous me dites cela ?... Oh ! il ne mourra point, n'est-ce pas, monsieur ?..

— Non ; n'ayez aucune crainte... Vous aimez donc bien ce pauvre soldat ?

— Oh ! monsieur...

— Et d'où venez-vous avec lui ?

— De l'hôpital de Laon, où j'ai été le cher-

cher ; car, ce que vous ne savez peut-être pas, monsieur, c'est qu'il est aveugle : il a eu les yeux brûlés par l'explosion d'un caisson.

— Ah diable ! fit le docteur, cela est plus grave ; mais tirons-le d'abord de son évanouissement, qui me paraît simplement causé par la fatigue, et nous nous occuperons ensuite de ses yeux.

— Oh ! monsieur ! monsieur ! s'écria Mariette, vous aviez dit vrai : le voilà qui revient... Voyez, voyez, il respire... il ouvre les yeux...

— Mariette... murmura le jeune homme, qui commençait effectivement à revenir à lui.

— Conscience, mon ami ! répondit vivement la jeune fille, je suis là.. à tes genoux. Et, avec moi, il y a un bon docteur qui promet de prendre soin de toi et de te guérir. — Oh ! n'est-ce pas, monsieur, que vous le guérez ?..

Le vieillard regardait avec attention les yeux enflammés de Conscience.

— Depuis que l'accident vous est arrivé, mon ami, dit-il, n'avez-vous jamais éprouvé de mieux ?

Conscience essaya de répondre ; mais il était si faible, qu'il ne put que balbutier quelques paroles inintelligibles.

Mariette se hâta de répondre pour lui.

— Si fait ! monsieur, dit-elle, hier même, il lui a semblé que le voile qu'il avait sur les yeux s'éclaircissait ; hier, pendant un instant, il a cru m'avoir vue.

— Je t'ai vue, Mariette... murmura le jeune homme.

— Vous l'entendez, monsieur ? s'écria la jeune fille, il le dit lui-même. Eh bien, comme, depuis ce temps-là, il n'y a pas eu d'amélioration pour ses yeux, tout au contraire, il est tombé dans le désespoir où vous le voyez ; car c'est le désespoir, monsieur, bien plus que la fatigue, ajouta Mariette en pleurant, qui le réduit à l'état où il est...

— Et il a tort, dit le docteur ; il est possible que la conjonctive soit seule atteinte, et qu'elle se régénère d'elle-même.

— Qui que vous soyez, monsieur, répondit Conscience, soyez béni pour l'espérance que vous nous donnez, que cette espérance se réalise ou non. Malheureusement, ajouta-t-il en secouant la tête, les médecins sont les seuls pour lesquels Dieu ait fait du mensonge une vertu.

— Apprenez, jeune homme, dit Baptiste, que mon maître est un ancien officier qui a fait, comme chirurgien-major de la garde consulaire et de la garde impériale, les campagnes de la

Révolution et de l'Empire ; ce qui signifie que mon maître ne ment jamais !

Puis, il ajouta comme indigné, et s'adressant au vieillard :

— Mais qu'est ce que c'est donc que ce blanc-bec-là, qui dit que vous mentez ? Avez-vous entendu, M. le major ?

— Tais-toi, Baptiste, tais-toi, fit le vieillard en souriant ; c'est très beau ce qu'il a dit.

— Comment ! il a dit que vous mentiez, et vous trouvez cela beau ? Alors, je n'y comprends plus rien. Si l'on vous avait dit, il y a quinze ans, que vous mentiez, comme vous vous seriez coupé la gorge avec celui qui vous eût dit cela !

Puis, haussant les épaules et poussant un soupir :

— Ce que c'est que l'âge, murmura-t-il, comme on serouille !

— Allons, mon ami, dit le vieillard à Conscience, vous voilà revenu à vous. Faites un effort, et essayons de gagner la maison ; nous y serons mieux qu'ici, et nous tâcherons de faire quelque chose pour vos yeux.

— Oh ! monsieur, dit Conscience, ne prenez pas tant de souci de nous ; avec un peu de repos je vais me trouver en état de continuer ma route. Cette liqueur que vous m'avez fait boire m'a rendu mes forces. Mariette, joins-toi à moi pour rendre grâce à monsieur, et partons.

— Un instant, dit le vieillard, oh ! non pas, il en sera autrement, c'est moi qui vous le dis. Vous êtes venu tomber devant ma porte ; vous entrerez dans ma maison. Vous êtes de braves jeunes gens, et je ne veux pas que vous épuisiez ainsi vos forces. Vous ne partirez point avant de vous être reposés chez moi, et de vous être fortifiés par un verre de bon vin ; et puis, peut-être, en regardant ces yeux-là de plus près, y verrons-nous quelque remède.

— Oh ! en ce cas-là, viens, Conscience, viens, dit Mariette ; ce serait tenter Dieu que de refuser... Monsieur, je ne suis qu'une pauvre paysanne, et Conscience n'est qu'un pauvre paysan. Hélas ! nous ne pourrions jamais vous payer vos soins, car nous sommes pauvres tous deux ; mais j'ai des prières, monsieur, des prières inépuisables comme mon amour, et je prierai durant toute ma vie pour vous et pour les personnes qui vous sont chères. Faites de nous ce que vous voudrez, monsieur, et que Dieu vous accorde de longs jours, beaucoup de félicité dans ce monde, et, après la vie, un bonheur éternel !

Mariette adhérant ainsi, Conscience n'avait plus aucune objection à faire. Il s'appuya d'un côté au bras de la jeune fille, de l'autre à celui du docteur, et Baptiste courut devant pour ouvrir les portes.

XVIII.

OU L'ESPOIR REVIENT.

Baptiste avait reçu ses instructions en entrant dans la maison. Il donna les ordres, ou plutôt il transmit les ordres de son maître à un second domestique, qui disparut aussitôt.

Quant à lui, il continua son chemin jusqu'au salon, où le docteur et Mariette le trouvèrent roulant un fauteuil pour faire asseoir Conscience.

Tous trois entrèrent. Bernard se tint modestement à la porte : ces parquets si bien cirés l'intimidaient.

Le docteur conduisit Conscience dans le fauteuil qui l'attendait, en prenant le soin seulement de lui faire tourner le dos à la lumière.

Aussitôt Conscience installé, Baptiste sortit. Quelques secondes après, il rentra portant une bouteille et trois verres sur un plateau.

— Viens ici, dit le vieillard.

— Me voilà, major.

Le docteur saisit la bouteille par le goulot avec cette précaution que les amateurs de bon vin ont toujours pour la vétusté de certains récipients, et emplit les trois verres.

Il en présenta un à Conscience.

— Buvez cela doucement, à longs traits, mon ami, dit-il, et je vous promets que vous ne vous en trouverez point mal.

Conscience prit le verre.

— Pardon, monsieur, dit-il ; mais, si c'est du vin, je dois vous prévenir que je n'en bois jamais.

— Tant mieux ! s'écria le docteur, l'effet n'en sera que plus efficace ; buvez, mon ami, buvez : c'est comme remède que je vous le donne.

Conscience s'apprêta à obéir.

Alors, le docteur présenta le second verre à Mariette.

— Et vous aussi, ma belle enfant, dit-il, vous devez être fatiguée, et ce vin vous rendra des forces.

— Je crois bien, fit Baptiste, qui ne perdait point de vue ces trois verres qu'on eût dits pleins de topaze liquide ; je crois bien, du vin qui ressusciterait un mort !

— Allons, dit le docteur en prenant le troisième verre, à la guérison de votre ami, ma belle enfant !

— Oh ! monsieur, de grand cœur, dit Mariette.

Et tous trois portèrent simultanément le verre à leurs lèvres, tandis que Baptiste, qui n'avait pas de verre, se contentait de faire clapper sa langue en homme qui déguste par le souvenir une liqueur absente.

Le vieux docteur avala le verre d'un seul trait, et, le verre avalé, poussa un « hum ! » de satisfaction.

Conscience porta le sien lentement à ses lèvres, le dégusta avec cette défiance qu'ont toujours, pour avaler, les aveugles, qui ne peuvent d'abord apprécier par la vue l'objet qu'ils avalent. Puis, surmontant une certaine répugnance, il finit, en s'y reprenant à trois fois, par vider son verre.

Quant à Mariette, aux premières gouttes qu'elle but, elle écarta le verre de ses lèvres comme si elle eût touché du feu.

— Oh ! monsieur, dit-elle en tendant vivement le verre à Baptiste, je vous demande bien pardon, mais il me serait impossible de boire cela.

Baptiste reçut respectueusement le verre des mains de la jeune fille, qui se hâta d'éponger ses lèvres avec son mouchoir. On eût dit que cette liqueur était un corrosif dont elle voulait effacer jusqu'à la dernière trace.

— Bon ! dit le docteur. Heureusement que Baptiste n'est pas dégoûté de vous ; car vous auriez perdu là, ma belle enfant, un verre du meilleur xérès qu'ait jamais mûri le soleil de l'Andalousie. N'est-ce pas, Baptiste, que tu n'es pas dégoûté de mademoiselle, hein ?

— Non, ma foi, major, elle a de trop jolies lèvres pour cela. A votre santé, major, et toute la compagnie.

Après quoi, Baptiste avala le contenu du verre d'un seul trait, comme avait fait son maître, et, comme lui, poussa un « hum ! » de satisfaction.

Seulement, le verre avait été avalé plus vite, et le *hum* poussé d'une façon plus sonore.

Cependant l'effet prévu par le docteur était produit. La chaleur de la liqueur dorée circulait dans les veines de Conscience : il en subissait l'influence vivifiante. Les couleurs reparaissaient sur ses joues, le sourire renaissait sur ses lèvres.

— Oh ! monsieur, dit Mariette, à laquelle n'échappait aucune des sensations du jeune homme, c'était bien mauvais, comme boisson, ce

que vous nous avez donné, mais il paraît que c'est bien excellent comme remède. Voyez donc comme Conscience revient à lui ! — Tu te trouves bien mieux, n'est-ce pas, mon cher Conscience ?

— Oui, dit Conscience, tout à fait mieux, plus fort et plus gai. C'est singulier, Mariette, il me semble que l'espoir me revient. J'ai faim même.

— Oh ! oh ! dit le docteur, un instant. Peste ! comme nous y allons, mon jeune ami ! tout à l'heure ! Il nous faut prendre un bain auparavant. Vous resterez vingt minutes dans l'eau. — Tu veilleras à cela, Baptiste, vingt minutes, pas plus, pas moins. Pendant tout ce temps, le malade se baignera les yeux avec des émoullents ; puis, tu le sortiras du bain, et tu nous le ramèneras. — Vous entendez, monsieur le soldat ? il s'agit d'obéir ici comme au régiment. Voilà la consigne !

— Vous êtes trop bon, monsieur, et vous donnez votre consigne d'une manière trop bienveillante pour qu'on n'y obéisse pas en tout point.

Puis, se levant :

— Je suis prêt, dit-il. M. Baptiste, voulez-vous me conduire ?

Conscience tendait les deux mains. Baptiste en prit une ; Mariette s'empara vivement de l'autre.

— Ma chère enfant, dit le docteur à Mariette, j'ai à vous parler.

— Je le conduis jusqu'à la porte seulement, dit en rougissant Mariette, et je reviens à l'instant même.

— Bien ! bien ! allez, fit le docteur.

Mariette conduisit, en effet, Conscience jusqu'à la porte, et revint.

Le docteur avait retenu la jeune fille pour l'interroger sur les détails de l'accident, sur ce qu'elle pouvait se rappeler du traitement suivi, et sur cette espèce de retour à la vue qui, la veille, les avait si fort réjouis tous les deux.

Mariette donna tous les renseignements qu'elle put donner avec cette charmante naïveté que nous connaissons déjà, mais qui, inconnue du docteur, faisait sur lui cette bonne impression, de changer en tendresse presque paternelle l'intérêt philanthropique qu'il avait témoigné tout d'abord aux deux enfants.

Pendant ce temps, le docteur écoutait avec attention et approuvait ou improuvait le traitement suivi. En somme, Mariette crut remarquer

que l'approbation l'emportait sur l'improbation, l'espérance sur la crainte.

— C'est bien, dit-il quand Mariette eut fini ; nous allons faire une nouvelle épreuve.

Il sonna Baptiste. Baptiste entra.

— Eh bien, lui demanda-t-il, as-tu mis notre malade au bain ?

— Oui, major, répondit celui-ci. J'ai même eu grande peine à empêcher son chien de vider la baignoire : il paraît que l'animal avait très soif.

— As-tu lavé les yeux avec de l'eau de guimauve ?

— Oui, major.

— Les as-tu recouverts d'un bandeau ?

— Oui, major.

— Eh bien, fais sortir le malade du bain, et amène-nous-le.

Baptiste pivota sur lui-même avec une précision toute militaire, et disparut.

Le major baissa les stores du salon de manière à faire passer le jour d'une lumière ardente à une douce demi-teinte.

Mariette regardait le vieillard faire tous ces préparatifs avec un frissonnement certes plus plein d'angoisse que s'il se fût agi d'opérer sur elle-même. N'avait-il pas dit, ce bon docteur, que l'épreuve qu'il allait tenter était décisive ?

Au moindre mouvement venant du dehors, elle tressaillait, et se tournait vers la porte.

Enfin, elle entendit des pas, et reconnut la marche inquiète et hésitante de Conscience. La porte s'ouvrit, et le jeune homme parut appuyé au bras de Baptiste.

Le docteur fit signe à Baptiste de conduire l'aveugle jusqu'au milieu de la chambre.

Arrivés là, Conscience et Baptiste s'arrêtèrent. Le docteur plaça Mariette à la droite de Conscience, et se plaça lui-même à sa gauche : tous deux se tenant debout dans le cercle de son rayon visuel. Après quoi, ayant fait signe à Mariette de se taire, le vieillard ordonna à Baptiste d'enlever le bandeau qui couvrait les yeux du jeune homme.

Puis, le bandeau enlevé :

— Mon ami, dit-il à Conscience, ouvrez les yeux maintenant, et dites-nous si vous distinguez quelque chose, soit comme masse, soit comme contour ?

Conscience demeura un instant les paupières clignotantes ; puis sa vue parut se raffermir, son œil terne parcourut le demi-cercle qui s'étendait devant lui et finit par s'arrêter sur Mariette.

Tout à coup, il jeta un cri, et s'avança, rapide et les bras étendus en avant, du côté de la jeune fille.

Celle-ci, à son tour, voulut s'élançer vers Conscience, mais un signe du docteur la retint.

Elle demeura donc immobile, haletante, et pleine de frissons, comme si elle eût eu la fièvre.

Conscience s'était avancé jusqu'à elle. Au moment de la toucher, il s'arrêta, craignant sans doute de la heurter, et tendant sa main tremblante :

— Mariette ! Mariette ! dit-il, es-tu là ? ou ce que je vois n'est-il qu'une ombre, qu'une erreur de mon imagination ?... Oh ! si tu es là ! par grâce, parle-moi... touche-moi !...

— Conscience ! cher Conscience ! s'écria Mariette en lui saisissant la main.

— Oh ! mais, alors, je vois... alors, je ne serai point aveugle... Je vois, Mariette !... je vois !...

— Si vous voyez, demanda le docteur, dites-moi de quelle couleur est le châle de Mariette ?

— Elle a son fichu rouge, M. le docteur.

— C'est vrai ! s'écria Mariette. Oh ! quel bonheur !... Cette fois-ci, ce n'est point une erreur, Conscience... Oui, j'ai bien mon fichu rouge.

Le docteur parut étonné.

— Ton amie a son fichu rouge, dis-tu ? ne te trompes-tu pas, Conscience ?

— Oh ! non, M. le docteur.

— Et tu vois rouge ?

— Non, monsieur, dit Conscience, je ne vois qu'une teinte grisâtre ; mais, un jour, chez lui, le docteur Lécosse m'a expliqué que, quand il fait sombre, le rouge paraît plus noir que les autres couleurs. Je vois le châle de Mariette gris foncé, et je présume, par conséquent, qu'il doit être rouge.

— C'est bien, dit le docteur, assez comme cela ; embrassez-vous, mes enfants, et ayez bon espoir.

Puis, se tournant vers le domestique, tandis que les deux jeunes gens se jetaient dans les bras l'un de l'autre :

— Baptiste, dit-il, remets le bandeau sur les yeux de notre aveugle qui, dans quelques mois, je l'espère bien, sera guéri. Puis fais-le dîner. Après quoi, tu le conduiras à sa chambre, car il faut maintenant qu'il se repose, afin de pouvoir se remettre en route demain, dès le matin. Quant à mademoiselle Mariette, elle dinera ici, ou avec Conscience, à son choix.

— Oh ! avec Conscience, M. le docteur. Je suis si heureuse, que j'ai absolument besoin de

le voir, ou autrement, je cesserais de croire à mon bonheur.

— Soit. — Tu entends, Baptiste ?

— M. le docteur, comment vous remercier ? s'écria Conscience avec un accent plein d'exaltation.

— Allons, allons, du calme, fit le docteur ; c'est du calme surtout qu'il nous faut, et avec du calme, de l'eau d'alun, de l'eau de rose et quelque pommade résolutive, nous guérirons encore cet aveugle-là.

— Et ce ne sera pas le premier, dit Baptiste. Ah ! vous n'êtes pas malheureux, jeune homme, d'être tombé entre nos mains !...

— Eh bien, demanda le docteur à Mariette, tu ne suis pas ton ami, mon enfant ?

— Oh ! M. le docteur, dit-elle en tombant à deux genoux devant le vieillard, laissez-moi d'abord vous remercier !

— Es-tu folle ? dit le docteur en essayant de la relever.

Mais Mariette, lui saisissant les mains et gardant son humble et reconnaissante posture :

— Non, monsieur, non, dit-elle, je ne me relèverai pas avant de vous avoir dit, du moins, que j'espère vous voir mieux récompensé de ce que vous venez de faire que si vous aviez guéri le fils d'un roi ! car c'est Dieu qui se charge d'acquitter la dette des pauvres gens ; et Dieu est riche en miséricorde et en bénédictions ! Mon Dieu, mon Dieu ! s'écria-t-elle, n'est-ce pas que vous bénirez notre sauveur comme nous le bénissons nous-mêmes ?

— Oui, mon enfant, dit le vieillard, oui, Dieu t'entendra, ou plutôt Dieu t'a entendu, car je suis déjà récompensé au delà de mes mérites !... Embrasse-moi donc, ma fille, et va rejoindre ton ami.

Et, rapprochant Mariette de lui, il l'embrassa paternellement sur le front, tandis que, de son côté, la jeune fille, s'élançant sur les traces de Conscience, s'écriait :

— Qui donc peut dire que les hommes ne sont pas bons ?

Le lendemain matin, à sept heures, une jolie petite carriole de campagne attelée d'un cheval gris pommelé attendait à la porte de cette maison où, la veille, Mariette s'était présentée avec tant d'anxiété.

Un petit paysan tenait le cheval par la bride.

On vit d'abord Baptiste un fouet sous son bras, et tressant avec un soin tout particulier la mèche de ce fouet.

Puis Bernard, sautant, gambadant, et à chaque

saut, à chaque gambade, se retournant pour regarder ceux qui venaient derrière lui.

Ceux qui venaient derrière lui, c'était le docteur, c'était Mariette, et puis Conscience avec sa visière verte, mais le visage calme, serein, souriant.

Le jeune homme était appuyé au bras de Mariette, et tenait pressée contre sa poitrine la main du vieillard.

Arrivé au marchepied de la voiture, il hésita un instant ; puis, ouvrant ses deux bras :

— Docteur, bon docteur ! dit-il, je voudrais bien vous embrasser !...

Le docteur ne demandait pas mieux ; il le tint serré pendant quelques moments entre ses bras.

Après quoi, le repoussant doucement :

— Allez, mon cher Conscience, dit-il, vous oubliez que votre mère vous attend.

— Oui, oui, docteur, dit Conscience, vous avez raison. — Baptiste, aidez-moi à monter dans la voiture. — Mariette, remercie bien encore le docteur, embrasse-le encore ; dis-lui que nous l'aimerons toujours.

— Oh ! oui, Dieu nous en est témoin, toujours, toujours ! dit Mariette.

— Allons, allons, en voiture, en voiture, mademoiselle, on n'attend plus que vous.

Mariette s'élança à l'aide du marchepied, et, en un instant, fut sur la banquette du fond, près de son ami Conscience.

— Maintenant, voyons, dit Baptiste, quel chemin allons-nous prendre ?

— Le plus court, dit Conscience.

— Alors, nous allons passer près de Fleury, laisser Villers-Coterêts à notre gauche, prendre derrière Saint-Remy, traverser les Châtaigniers, et tomber droit à la grande route d'Haramont. Est-ce votre avis, jeune homme ?

— Oui, cela diminue notre chemin de près d'une lieue.

— En ce cas, en route, Marengo ! s'écria Baptiste en enveloppant les flancs du cheval gris pommelé d'un coup de fouet qui le fit partir au grand trot sur les traces de Bernard, qui semblait lui montrer le chemin.

— Au revoir, docteur ! crièrent les deux voix de Mariette et de Conscience.

— Bon voyage, mes enfants ! répondit celui-ci.

Cinq quarts d'heure après, elle s'arrêtait entre les deux chaumières, au seuil desquels se groupaient étonnés et ne pouvant croire à ce retour inattendu, d'un côté, dame Marie, petit

Pierre et Catherine, de l'autre, Madeleine soutenant le père Cadet, qui commençait à se lever.

Et, aux hurlements joyeux de Bernard, répondaient par leurs cris et leurs mugissements Pierrot, Tardif et la vache noire, qui, quoique enfermés dans leurs étables, ne demeuraient point étrangers à ce grand événement.

XIX.

OU IL EST PRESQUE DÉMONTRÉ QUE MIEUX EUT VALU POUR CONSCIENCE DEMEURER AVEUGLE.

Nous n'essayerons pas d'exprimer la sensation produite sur les habitants des deux chaumières, par ce retour de Conscience et de Mariette.

Au lieu de pleurer un seul enfant, les mères commençaient à en pleurer deux. Depuis son départ, Mariette n'avait point donné de ses nouvelles, et, quoique six jours ne se fussent pas encore écoulés, son absence semblait durer depuis six siècles.

Les chaumières étaient toujours là, mais comme deux cadavres dont les âmes s'étaient envolées.

Les honneurs du retour furent d'abord pour Conscience : c'était celui-là qui était le véritable absent, absent depuis six mois.

Puis pour Mariette, l'héroïne du dévouement. Puis, enfin pour Bernard.

Mariette fut le poète de cette nouvelle odyssée : comme Françoise de Rimini, elle racontait, tandis que Paolo-Conscience écoutait, la tête appuyée à l'épaule de sa mère.

Bien des soupirs et bien des larmes entrecouperent ce simple récit ; bien des bénédictions furent données aux cœurs charitables que Dieu avait échelonnés sur la route des deux pèlerins.

Les deux bouquets de fleurs, d'or et d'argent, rapportés de Notre-Dame-de-Liesse, furent suspendus chacun dans une des chaumières, à l'endroit le plus apparent de la cheminée.

Puis, vers deux heures de l'après-midi, quand le cheval gris pommelé, après avoir fait connaissance avec Pierrot et Tardif, se fut bien repu à leur ratelier et bien reposé sur leur litière ; quand, de son côté, Baptiste eut été bien fêté par les habitants des deux chaumières, le cheval gris pommelé fut tiré de son repos et attelé à la carriole. Baptiste, embrassé, caressé, chargé de mille bénédictions pour le vieux docteur, sortit de la chaumière de gauche, remonta dans la carriole, échangea un dernier adieu avec les heureux qu'il venait de faire, et, fouettant son che-

val, reprit le chemin de Longpont, où il se retrouva deux heures après avoir quitté le village au milieu duquel son passage venait de produire une si vive sensation.

Cette sensation, hâtons-nous de le dire, une des personnes sur lesquelles elle agit le plus puissamment fut Catherine. Catherine, que le hasard avait amenée chez dame Marie, n'avait encore reçu aucunes nouvelles de Bastien, et ignorait toujours s'il était mort ou vivant. La pauvre fille aimait le hussard de toute son âme ; ce fut donc avec une immense joie qu'elle apprit de la bouche de Mariette des détails qui ne lui laissèrent aucun doute sur l'existence de Bastien.

Il est encore vrai qu'au moment où Bastien avait quitté Mariette, il l'avait quittée pour aller faire une promenade avec le cuirassier du côté de la porte de Saint-Quentin ; mais Bastien, en quittant Mariette, paraissait tellement compter sur son coup de figure, que, nous l'avons déjà dit, cette promenade, tout en laissant un souvenir de reconnaissance dans le cœur de Mariette, n'y laissait aucune inquiétude ; elle ne jugea donc pas même à propos de parler à Catherine de cet incident.

Pendant tout le reste de la journée, une partie des habitants du village stationna sur la route entre les deux chaumières.

Il fallut, alors, que Conscience racontât tous les détails de cette terrible bataille de Laon à laquelle il avait assisté, jusqu'au moment où, en faisant explosion, le caisson l'avait aveuglé, tandis que Mariette, de son côté, racontait son voyage, à elle, le pèlerinage à Notre-Dame-de-Liesse, l'intervention miraculeuse de la sainte Vierge.

Puis, la nuit vint, rappelant chacun au foyer. Dans toute les maisons du village, on s'entretint, ce soir-là, de Conscience et de Mariette ; on parla de leur mariage, qui n'était plus un mystère, Conscience ayant dit les promesses que le dévouement de la jeune fille lui avait faites, alors que, sans espoir de revoir jamais la lumière du jour, il considérait le reste de sa vie comme une station anticipée dans les sombres vestibules de la Mort.

Et, il faut le dire, dans tout le village, il ne se trouvait pas un envieux du futur bonheur des deux jeunes gens ; au contraire, ceux qui étaient au courant des affaires du père Cadet plaignaient les jeunes gens, dont l'avenir allait probablement être fort compromis par le triple dérangement qu'avaient apporté dans ces affaires l'attaque d'apoplexie dont le vieillard commençait à se

relever, le départ de Conscience et le retour des Bourbons.

Expliquons ce triple dommage, et mettons sous les yeux du lecteur la véritable situation du père Cadet, qui, après s'être cru un instant riche comme Crésus, était sur le point de se trouver plus pauvre que Job.

L'apoplexie dont avait été frappé le père Cadet l'avait empêché, comme on dit, de veiller au labourage et à l'ensemencement de ses terres ; mais, sur ce point, par bonheur, le voisin Mathieu lui était venu en aide. Cependant, la terre n'en avait pas moins été privée de cette visite quotidienne et même dominicale à laquelle elle était habituée, et la terre jalouse paraissait, soit à cause de cette négligence, soit à cause de ses mauvaises dispositions de l'année, promettre, sinon la stérilité, du moins une médiocre récolte.

Oh ! si Conscience avait été là pour veiller aux besoins de cette terre.

Mais, hélas ! Conscience était parti, Conscience mesurait de la poudre à Brienne, à Monttereau, à Méry-au-Bac, à Laon ; Conscience, qui n'eût point arraché une plume à l'aile d'une mésange, Conscience aidait, dans son humble sphère d'action, le vainqueur des Pyramides, de Marengo et d'Austerlitz ; besogne pour laquelle, il faut l'avouer, il n'avait ni une sympathie, ni une admiration pareilles à celles que professait son ami Bastien.

On a vu comment Conscience, doublement excusable dans ses glorieux homicides, et par la nécessité de la défense du territoire, et par la répugnance qu'il avait mise à obéir à la loi de recrutement, avait été arrêté dans le cours de cette carrière qu'il accomplissait, si peu sympathique qu'elle lui fût, avec tant de courage et de sang-froid, que l'un et l'autre avaient été remarqués par l'empereur, lequel lui avait dit, on se le rappelle : « La première fois que nous nous retrouverons au milieu du feu, fais moi souvenir que je te dois la croix ! » paroles dont il allait probablement recueillir les fruits, lorsque l'explosion de son caisson l'avait fait disparaître, comme Romulus, dans un éclair.

Puis, étaient venus l'envahissement complet du territoire, l'entrée des alliés dans Paris, et le rétablissement du trône des Bourbons, nouvelles causes de ruine pour le pauvre père Cadet, et même pour les deux familles.

Hélas ! au milieu de ces grandes catastrophes et de ces gigantesques événements, l'historien ne s'occupe guère qu'à suivre la fortune ascendante ou descendante des puissants de la terre. On

s'apitoie sur le trône renversé, sur le génie méconnu, sur les revirements du sort, sur les caprices du hasard, et il est bien rare que l'on trouve une plainte, un regard, un soupir, pour les humbles existences que brisent en passant les roues de ces chars qui montent et qui descendent sur la pente des destinées.

Or, voici quelle triple source de ruine apportaient avec eux, pour les habitants des deux chaumières, ces suprêmes événements qui venaient de changer la face de l'Europe.

L'envahissement du territoire avait d'abord amené un corps d'armée russe de trente ou quarante mille hommes à Villers-Coterêts ; il eût été difficile de loger ces quarante mille hommes dans les cinq cents maisons qui composent la ville, ou dans les villages environnants.

Ces quarante mille hommes avaient donc établi un immense bivouac qui couvrait deux ou trois lieues de terrain.

Les huit ou neuf arpents de terre du père Cadet se trouvaient compris dans ces deux ou trois lieues de terrain, et étaient couverts d'un camp de Cosaques dont les chevaux avaient foulé aux pieds la tête verte des épis, juste au moment où elle commençait à sortir de terre.

Il ne fallait donc plus penser à la récolte de cette année. Il est vrai que, grâce à la paille qui couvrait et qui le devait toute naturellement se convertir en fumier, la terre, improductive en 1814 serait, suivant toute probabilité, admirablement préparée pour l'année 1815 ; mais il y avait dix-huit mois à passer avant d'arriver là, et le père Cadet avait à payer chez M^e Nignet une somme de huit cents francs, vienne la Saint-Martin.

Rien ne paraissait plus facile au premier abord que d'emprunter une somme de huit cents francs sur neuf arpents de terre qu'un travail assidu de dix ans avait faits de première qualité, et qui n'étaient grevés en tout que d'une hypothèque de seize cents francs.

Mais nous reviendrons sur ce point tout à l'heure ; car nous avons parlé de trois causes de ruine, et, après avoir exposé la première, qui était la dévastation de la terre du père Cadet, nous devons passer à la seconde ; — en venant à la troisième, nous traiterons cette fameuse question de paiement, la plus grave de toutes.

La seconde cause de ruine était que, par cette occupation étrangère, les voyages quotidiens de Mariette à Villers-Coterêts s'étaient trouvés interrompus ; le moyen qu'une jeune fille, sans sauf-conduit, sans escorte, belle comme était